

PUBLIE LES
MARDI & VENDREDI
DE CHAQUE SEMAINE
ANNONCES

1ère Insertion, la ligne, 10c
Insertions subséquentes, 5c
Adresses d'affaires, \$8 par an
Adresser toutes lettres, correspondances, etc., à

FERD. ROBIDOUX,
Éditeur-Propriétaire

Le Moniteur Acadien

ORGANE DES POPULATIONS FRANÇAISES DES PROVINCES MARITIMES

"NOTRE LANGUE, NOTRE RELIGION ET NOS COUTUMES."

JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

Shédiac, N. B., Mardi, 14 Mars 1893.

VOL. XXVI.—No. 72

PUBLIE LES
MARDI & VENDREDI
DE CHAQUE SEMAINE
ABONNEMENT
Un an.....\$1 00
Six mois.....\$ 75
EN CLUBE
Un an.....\$1 00
Six mois.....\$ 75
PAYABLE D'AVANCE

ADRESSES D'AFFAIRES

Dr J. A. LEGER,
SHÉDIAC, N. B.
18 avril 1877.

Dr L. J. BELLIVAU,
SHÉDIAC, N. B.
Bureau dans le bloc-Gilbert, Grand'Rue.
Résidence—Hôtel Weldon, où on le trouvera la nuit.

FRED. J. WHITE, M. D., C. M. McGill,
L. R. C. P., London.
Bureau de feu le Dr. Harrison. Résidence chez R. W. Abernathy (en face du bureau.)
—SHÉDIAC, N. B.
24 mai 88.

Drs. GAUDET & LANDRY,
MÉDECINS-CHIRURGIENS,
ST-JOSEPH, MEMRAMOOC.

Dr A. A. LEBLANC,
MÉDECIN-CHIRURGIEN,
ARICHAU, — CAP-BRETON
Consultation à toute heure du jour et de la nuit.

Dr THOS. J. BOURQUE
(ANCIEN BUREAU DU DR. LANDRY)
RICHIBOUCTOU, — N. B.
Consultation à toute heure du jour et de la nuit—20 mai 89

Dr C. O. LEBLANC,
MÉDECIN ET CHIRURGIEN,
BOUCTOUCHE, — N. B.
Bureau dans la bâtisse de M. John P. Léger.
15 mai 1892.

A. D. RICHARD, L.L.B.,
AVOCAT, NOTAIRE PUBLIC, ETC.,
DORCHESTER, — N. B.
Attention spéciale donnée à la collection des dettes dans toutes les parties du Canada et des États-Unis.

POIRIER & McCULLY,
AVOCATS ET NOTAIRES PUBLICS.
BUREAUX: — MONCTON ET SHÉDIAC.

HON. L'ABBE P. POIRIER, F. A. McCULLY,
Sénauteur, B. A. L. L. B.

W. A. RUSSELL,
AVOCAT, AGENT D'ASSURANCE,
COLLECTEUR, ETC.
SHÉDIAC, N. B.
On collecte les comptes avec expédition et on range avec ponctualité toute affaire confiée.
27 mars 1892.

EDOUARD GIROUARD,
AVOCAT, NOTAIRE PUBLIC, ETC.,
MONCTON, N. B.
Bloc-Record (en haut vis-à-vis le bureau de poste, Main Street).
Attention spéciale donnée à la collection des dettes dans toutes les parties du Canada et des États-Unis.

Hanington & Teed,
PROCEUREURS-AVOCATS,
SOLICITEURS, NOTAIRES PUBLICS, ETC.,
DORCHESTER, N. B.
HON. DANIEL L. HANINGTON, Q. C.,
MARSHALL G. TEED.
19 février 79.

JACOB H. HEBERT,
SHÉDIAC, N. B.
FERD. S. GALLANT,
GRANDE DIGUE.
Échangeurs licenciés pour les comtés de Westmorland et de Kent.
Ils se chargent de faire tout encaissement et de faire les paiements. On peut leur écrire et ils se chargent de faire les annonces nécessaires.
1 mai 92-93

ASSURANCE.
Alphonse T. LeBlanc,
AGENT D'ASSURANCE,
DUPUIS CORNÉLIS, — N. B.
Représente plusieurs des meilleures compagnies d'assurance sur la vie, contre les accidents et contre le feu. Prend les risques au plus bas prix et aux conditions les plus avantageuses. Pas un homme dérangé, aujourd'hui on doit s'agiter de se protéger, et de protéger sa famille, contre le feu, les accidents, la mer, etc.—ce qu'on peut faire en prenant une police d'assurance.
1 mai 92-93

Abonnez-vous au
"Moniteur Acadien"

ADRESSES D'AFFAIRES

UNION HOTEL.
Ayant récemment acheté l'Hôtel-Union, j'annonce respectueusement au public que je suis en mesure de recevoir les pensionnaires avec plus d'avantages que jamais. Une bonne table en rapport avec l'établissement.
Paul D. Léger, Propriétaire,
SHÉDIAC, N. B.
6 juin 92.

UNION HOTEL,
O. S. LÉGER, PROPRIÉTAIRE,
Main Street, Moncton, N. B.
Accommodation de première classe pour les voyageurs. Bonne cuisine. Prix modérés.
Fabricant de Soda Water et Ginger Ale.

Z. M. LEGER,
HORLOGER ET BIJOUTIER,
Bloc Victoria, Grand'Rue, MONCTON.
Assortiment varié et complet de Montres, Horloges, Pendules, Bijouterie, etc. Spécialité de Lunettes. Réparations exécutées avec soin et ponctualité.
Le tout à bas prix. Une visite respectueusement sollicitée.

Compagnie d'Assurance établie sur la
Vie, l'Ontario.
Dépot au gouvernement fédéral
\$100,000

Assurance en force

1870.....\$ 9,998 89 \$ 6,218 00 \$ 321,650 00
1872..... 10,204 49 12,245 00 475,250 00
1874..... 86,218 86 89,721 00 856,500 00
1876..... 28,794 30 81,105 00 1,854,156 00
1878..... 58,148 92 142,619 00 1,886,811 00
1880..... 92,328 25 227,424 00 3,051,948 00
1882..... 148,570 28 487,429 00 5,419,470 00
1884..... 250,839 88 852,981 00 7,716,901 00
1886..... 213,000 00 909,450 75 9,905,343 00
1888..... 398,078 04 1,215,882 22 12,044,814 00
1890..... 448,900 60 1,488,167 00 13,127,400 00
1890..... 488,898 30 1,711,486 08 13,810,900 00

Ed. Girouard, Agent.
Boite 118, Meacton, N. B.

COGNAC VIEUX.
Vielle Fine Champagne.
Recommandée à l'usage des familles.
Guillaume Malifaud, — Cognac.

EDOUARD ROUMILHAC,
Sole agent importateur pour le Canada,
17 et 19 RUE ST. JEAN, QUÉBEC
9 juin 1892.—Sm

FACTERIE DE CHAUSSURES
DE SACKVILLE.
Depuis que j'ai adopté le système de marquer mon nom sur TOUTES mes Chaussures, je n'ai perçu que les commandes augmentent rapidement. A ceux qui ont besoin de Chaussures, je dirai: Essayez les miennes, et assurez-vous que mon nom soit un complet sur le fond de chaque paire.
ABNER SMITH.
30 nov. 77.

Francis L. Theal,
Peuplieriste et marchand de
Arbres fruitiers & d'ornement,
Plantes, Arbustes, &c.
SUSSEX, N. B.
Ces arbres et plantes étant élevés dans notre climat, conviennent mieux à nos cultivateurs que les arbres importés. Ceux qui ne peuvent pas se procurer la première année sont remplacés gratis. Toutes les commandes sont remplies avec ponctualité.—15 sept 89—la

KICKAPOO!
Indian Sagwa,
Indian Cough Cure,
Indian Oil,
Indian Salves,
Indian Worm Killer,
A VENDRE À LA PHARMACIE
W. B. DEACON, — SHÉDIAC

UNE CHANCE
Voulant disposer d'un certain nombre de copies du MONITEUR ILLUSTRÉ qu'il nous reste, nous l'offrons en prime aux anciens abonnés qui paieront leurs redevances et six mois d'avance, et à tout nouvel abonné qui paiera un an d'avance. Nos patrons nous rendraient service en faisant connaître cette chance que nous offrons au public. Chacun de nos abonnés actuels pourrait facilement nous procurer un abonné nouveau, en disant quelques mots de propagande à ceux de leurs voisins qui ne reçoivent pas encore le Moniteur.

HAWKER'S TOLU AND WILD CHERRY BALSAM.

AFECTED AND MOST VALUABLE REMEDY FOR THE CURE OF
COUGHS, COLDS, CROUP, HOARSENESS, BRONCHITIS, INFLUENZA OR ANY FORM OF THROAT AND LUNG TROUBLE.
It Attends, Try It. It Will Cure You.

Malcolm McLean, of Kensington, P. E. I., writes the following:
For five years I suffered from severe Chronic Bronchitis, for which the doctors and numerous patent medicines failed to give relief. My physicians and friends advised a change of climate as my only hope. Hawker's Balsam of Tolu and Wild Cherry was recommended to me, and I am happy to say that I was entirely cured before I had used two large bottles. I consider fully recommended it to all so afflicted.

For Sale by all Druggists and General Dealers.
PRICE 25 AND 50 CTS. PER BOTTLE.

MANUFACTURED BY
THE HAWKER MEDICINE CO.,
SAINT JOHN, N. B.

REGARDEZ.

Je viens de recevoir un assortiment complet de marchandises que je vendrai à grand marché pour argent comptant. Venez voir et vous serez convaincus. En un mot j'ai un assortiment complet et supérieur et comme l'argent est rare je vendrai à petit profit. Qu'on se le dise, venez tous en profiter. On se fait un plaisir de vous montrer nos marchandises. 22 livres de sucre de première qualité pour une piastre; 1 lb. 15 cts en montant, raisin; 8 cts la lb., etc.

A. D. CORMIER, MARCHAND,
BOUCTOUCHE.

"It is worth the price to every person who can read a newspaper."—Darlington Journal.

BLUE PENCIL RULES.

BY
A. G. NEVINS.
A Pocket Primer for the use of Reporters, Correspondents and Copy Writers. Short, simple and practical rules for writing news and newspaper copy, and of equal value to all who wish to write correct English.
Sent on receipt of price. Price 10 cents per copy. ALLAN FORMAN, Publisher, 117 Nassau Street, New York.

CHAUX!

Aussi un vaste assortiment de marchandises générales, comprenant de la
Farine, Sel, Fer, Chaux, Meubles, Serrures de chambre à coucher, etc.
Je prendrai en échange de marchandises 3,000 palettes de chaux.

C. C. HAMILTON.
Shédiac, 20 août 1891.

Mil 2,000 boisseaux d'avoine de semence à des malades qui l'ont voulu, ainsi que de la graine de maïs et de trèfle.
C. C. HAMILTON.
Shédiac, 12 mai 1892.

UN GROS STOCK DE FER ET D'ACIER
AUX PLUS BAS PRIX. NE MANQUEZ PAS DE VENIR VOIR.
C. C. HAMILTON.
Shédiac, 22 août 1891.

J. C. VAUTOUR,

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS
GROBES, PROVISIONS, FERRONNERIES, ETC.
RICHIBOUCTOU, N. B.
Assortiment toujours au complet. Importations quotidiennes. Vend à grand marché. Prix bas. Service avec ponctualité à l'égard de la public seules à trouver au profit de leur entreprise les marchandises et s'en former de prix.

FERBLANTERIE

FRANK GAGNON,
FERBLANTIER.
L'honneur d'annoncer au public de Shédiac et des environs qu'il vient d'ouvrir une boutique de ferblanterie dans la bâtisse ci-devant occupée par le magasin de Mme D. B. White, en face du bureau de poste de Shédiac.
On y trouvera constamment un assortiment complet de ferblanterie, peules de cuisine, peules de salon et de chambre, tuyaux de poêle, etc. On fait une spécialité de poser des journaux. Toutes espèces de travaux de ferblanterie et de réparations exécutées à bref délai et dans les derniers goûts, et à des prix qui défient la compétition. Une visite respectueusement sollicitée.

FRANK GAGNON.
Shédiac, 3 novembre 1892.

(Suite de la 4ième page.)

Il me semble que M Varcy ne lui déplait pas, et quoi qu'il n'ait aucune fortune, je consentirais volontiers à ce mariage. Vous comprenez...Faites cette démarche comme venant de votre seule initiative. Naturellement, je n'y dois pas être mêlé en rien.....

Une heure après, Robert, le cœur ému d'une joie délicieuse, bien que doutant encore de son bonheur, était introduit chez le colonel.

Celui-ci le reçut avec une condescendance tout aimable.
—Colonel...serait-il vrai?.....
—Je n'en sais rien...j'ai travaillé pour vous, voilà tout! Allez trouver Gabrielle qui est-là, dans le salon, et parlez-lui vous-même, je vous y autorise!

Robert entra, et il vit aussitôt les joues de la jeune fille se teindre de rose.

Il s'assit près d'elle.
—Savez-vous pourquoi je viens? —Non, murmura-t-elle, sans le regarder.

—Votre père m'a mis au cœur un bien doux espoir... Elle attacha sur lui ses beaux yeux calmes, où se liait un sentiment profond.

—Gabrielle, dit-il d'une voix basse et émue, m'aimez-vous quand vous m'avez refusé?... Elle lui tendit la main avec un sourire radieux.

—Oui, depuis longtemps.....

XX

Deux années se sont écoulées. Robert est encore percepteur à Marsay. Tant de souvenirs et tant d'amitiés l'y enchaînent et lui laisse volontiers oublier.....

Le colonel jouit de son milieu de ses dix mille livres de rente, et jette plus que jamais l'argent par les fenêtres..... Cependant, nous devons lui rendre cette justice qu'il ne dépense plus ses revenus.

Gabrielle est mère et ce nouveau devoir l'a parée de nouvelles grâces et de nouvelles vertus. Si le bonheur existe sur la terre, c'est bien dans cette petite maison où l'on s'anime, où l'on fait du bien, où l'on goûte les plus pures et les plus nobles jouissances de ce monde.

Mademoiselle de la Morlière continue à se partager entre ses deux filles—c'est ainsi qu'elle appelle Léonie de ce monde.

André a prononcé ses vœux et vient d'être envoyé à Marsay.

Robert et sa femme ont été profondément émus en retrouvant sous la coiffe d'étamine cette taille majestueuse. Elle n'a rien perdu de sa beauté, qui réjouit désormais les yeux des pauvres... Sa gaité d'autrefois, qui est devenue plus douce, mais moins fantastique et plus vraie, fait le charme de ses compagnes aussi bien que des malades qui l'entourent.

Gabrielle l'a vue dans les salles, passant des plaies horribles, pâles, mais courageuses; elle l'a vue obsédante comme une enfant, heureuse dans sa pauvreté et son sacrifice.

—Voyez, dit la jeune religieuse, tout en traçant le signe de la croix sur le front de la petite André, moi, indigne, je bénis ce petit ange. Chère Gabrielle, apprenez lui à être meilleure que moi, et à ne pas gaspiller ses belles années comme j'ai eu le malheur de le faire. Qu'elle sache qu'on n'est heureux qu'en aimant Dieu et en se dévouant au prochain..

FIN

PROPOS AGRICOLES.

Vous apercevez vous que vos volailles déperissent, que leur plumage devient terne, que les crêtes blanchissent? faites ce qui suit:

Prenez un livre de graine de lin moulu et quatre livres de moulée d'avoine, mélangez avec du lait et pendant quelques jours donnez cette nourriture aux volailles. Vous serez tout surpris de voir avec quelle rapidité elles reprennent vigueur; le plumage reviendra brillant et lustré et les crêtes reprendront de la couleur, ce qui est un signe infallible de santé chez les volailles.

Un cultivateur qui récolte dix minutes de blé sur un acre de terre en lève au sol pour une valeur de \$2.40 de principes fertilisants; chaque récolte enlève du sol une valeur plus ou moins grande. Ce fait est prouvé à l'évidence. Que dire des cultivateurs qui persistent à vendre leur foin ou leur grain sans penser à restituer, par l'élevage des animaux, ce qu'ils ont dérobé de fertilité à leurs fermes? La ruine est au bout de cette mauvaise pratique.

LE LABOUR EN ADOS.

Quand un cultivateur établit des ados dans un champ, il doit faire en sorte que l'emplacement que doit recouvrir l'ados soit préalablement at-

taqué de manière à ce qu'aucune plante ne reste entière dessous; c'est la précaution est tout particulièrement nécessaire, lorsque le cultivateur travaille sur des friches ou des terres sales.

Le cultivateur doit commencer par prendre une bande de terre mince et étroite qu'il rejettera à droite, par exemple; il reviendra à gauche en faire autant, il aura ainsi une dérayure. Reprenant ensuite la terre retournée et la partie qu'elle recouvre, le labourer rejettera le tout dans la raie ouverte à gauche du bord, et il fera de même en rejetant la partie droite, moitié sur la précédente et moitié à côté.

De cette façon, tout le sol sera bien labouré et le cultivateur ne craindra pas de laisser des nids à mauvaises herbes, comme cela arrive alors qu'il ne fait que rejeter les deux bandes de terre l'une contre l'autre. Un bon ados doit représenter en coupe deux VV renversés (AA), l'un à côté de l'autre.

CHOIX DE LA LITIÈRE.

La production de l'engrais naturel est la plus importante des questions se rattachant à l'art de l'agriculture. Aussi la traiterons-nous dans tous les détails étant sûrs de rendre ainsi des services réels, incontestables.

La litière est destinée à absorber les déjections animales, à fournir une couche chaude et moelleuse, d'entretenir les animaux dans un état de propreté constant, de contribuer à l'hygiène de l'étable, et de fournir aux champs un engrais que nul autre ne saurait remplacer.

La litière se compose de différentes espèces de paille dont la meilleure est celle provenant de seigle. Vient en second, troisième et quatrième lieu, la paille de froment, d'épeautre, d'avoine et d'escourgeon. Cependant, ces dernières variétés sont plutôt servies comme fourrage dans le but de prévoir aux difficultés qu'on pourrait rencontrer à l'époque de disette.

Aux endroits où l'on peut vendre la paille à un prix convenable, on substitue la litière de paille à une autre de feuilles sèches, de paille, de brybrère, de joncs, de roseaux, enfin de toute espèce de végétaux plus ou moins sèches.

Dans ces mêmes endroits on a parfois recouru à de la terre sèche, de la tourbe ou des mottes de terre garnies d'herbe. Cette litière absorbe très bien les parties volatiles et forme un excellent engrais. Cependant, elle n'est pas fort recherchée parce qu'elle demande un travail assez considérable tant pour l'introduire dans la ferme que pour la transporter aux champs. Aussi ne convient-elle particulièrement qu'aux moutons, le gros bétail en ferait un véritable bouillier, et il se trouverait ainsi constamment dans un état de malpropreté répugnant.

Dans l'emploi de la litière de paille, la distribution doit être proportionnelle à la grandeur de l'animal et à l'espèce de nourriture qu'on lui donne. Ainsi, toute proportion gardée, on fera plus épaisse la litière de bétail que celle des chevaux et de moutons parce que les déjections de ces dernières races sont moins humides. Et pour le bétail même, on distinguera entre les animaux nourris de fourrages verts, de drèche ou tous autres déchets provenant de brasseries ou distilleries. Enfin, on donnera une litière plus épaisse aux animaux à l'engrais qu'à d'autres qui broient l'herbe pendant le jour et ne rentrent que le soir.

A part les exceptions qui viennent d'être établies, on admet, règle générale, par jour et par tête, 10 à douze livres pour la race bovine, 6 à 8 livres pour la race chevaline et un demi livre pour la race ovine.

La paille destinée pour former la litière doit être souple. La meilleure est celle battue au fleau. Elle absorbe plus facilement les parties liquides, constitue un fumier plus compact et ne forme pas des interstices où se développent une espèce de champignon très nuisible aux plantes.

Il est encore recommandé dans le même but, de couper la paille dans un tiers ou deux tiers de sa longueur. Cette occasion, il est vrai, une certaine perte de temps, mais il y a plus que compensation à l'époque du fumage. Le fumier, dans la basse cour, est plus facile à charger et moins difficile à répandre sur les champs.

Couper la paille de litière est donc plutôt gagner du temps que d'en perdre. C'est en hiver surtout qu'on fait le fumier, époque de chômage pour les travaux champêtres, et comme les laboureurs et les éleveurs ne peuvent se faire assez proprement sous le climat où nous vivons, il importe de profiter des moindres détails pour faire le labour dans le plus bref délai au moment favorable.

—Quotidien.

IMPORTANCE DE LA CULTURE DES FRUITS.

La culture des fruits peut être d'une grande importance et être la source de grands profits sur une ferme, mais à une condition: c'est d'apporter à cette culture les plus grands soins et la plus sérieuse attention. Si c'est pour en faire un objet de commerce, il est nécessaire de consulter les besoins du marché, afin de ne cultiver les fruits qui pourraient en rendre la culture lucrative.

Jusqu'à présent, l'on peut dire qu'en plusieurs localités, malgré les nombreux essais qui en ont été faits, la culture des fruits a plutôt été une source de dépenses inutiles, une perte de terrain qui aurait pu être utilisée à d'autres fins, quoique cette culture est pu rapporter de grands profits, être susceptible de résultats plus ou moins avantageux aux cultivateurs, suivant les soins qu'ils lui ont apportés à la culture des fruits plus en demande sur le marché.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'égard de cette culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

L'établissement de nos sociétés d'horticulture, les expériences faites à l'égard de la culture de toutes espèces de fruits, et qui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

À l'égard de ceux qui auraient désiré le succès dans la culture des fruits, et qui lui ont donné toute l'attention possible, l'échec qu'ils ont éprouvé est dû non pas à leur manque de soins dans cette culture, mais au but économique qu'ils ont voulu atteindre en faisant un mauvais achat d'arbres fruitiers, obtenus sur les marchés ou d'ailleurs, et qui plus souvent n'étaient que le rebuts des pépinières, ou d'arbres arrachés depuis trop longtemps.

La raison de ce non-succès qui en plusieurs endroits a porté le découragement chez un grand nombre de cultivateurs, ne peut être attribuée qu'à l'ignorance de la culture, à l'absence de renseignements, et avec imprévoyance; souvent même il a été d'une complète indifférence à l'égard de son verger, négligeant les principaux soins de culture qu'il devait lui donner.

Collège Saint-Joseph MEMRAMCOOK, N. B.

PROFECTUS I.—Cet établissement est sous la direction des Religieuses de Ste. Croix. II.—Les matières qui sont enseignées forment deux cours distincts: le cours commercial et le cours classique. Le cours commercial comprend quatre années; le cours classique six de cinq ans. III.—Nul élève n'est admis au cours classique qu'il n'ait complété son cours commercial. Les langues française et anglaise y sont l'objet d'une égale sollicitude. IV.—Conformément aux règles de l'établissement, l'instruction classique, commerciale et industrielle sera assidue de l'ouverture de l'établissement au point de vue religieux. V.—Un élève arrivant d'un autre établissement devra présenter un certificat de bonne conduite de la part du président du dit établissement. VI.—Les lettres et envois adressés aux élèves, ou expédiés par eux, sont soumis à l'inspection du Président ou de son délégué. VII.—Les parents recevront à chaque terme un bulletin contenant les progrès de leur enfant, la conduite, la santé, ainsi que les dépenses de l'élève. VIII.—Les élèves qui n'arrivent qu'après la rentrée régulière ont droit à une déduction de prix pour le temps écoulé; mais tout mois incomplet doit être payé en entier. IX.—On reçoit des élèves à aucun temps de l'année. X.—Les paiements se font en quatre termes, invariablement d'avance, en or ou en argent acceptable. XI.—Les religieuses donnent leur attention au soin et à la propreté des jeunes enfants aussi bien qu'aux progrès de leur instruction. Les demi-pensionnaires couchent au Collège, pendant six semaines consécutives pour l'usage du lit. Pour plus amples informations s'adresser à O. LEFEBVRE C. S. C., Président.

Sheriff's Sale.

TO BE SOLD by Public Auction, on SATURDAY, THE FIFTEENTH DAY OF APRIL, A. D. 1893, in front of the Weldon House, in the Parish of Shediac, between the hours of twelve o'clock, noon, and five o'clock in the afternoon. All the right, title, interest, property, claim and demand of Michael McGraw, his possession right and right of entry both at law and in equity, of, in and to the following lands and tenements situated in the Parish of Shediac in the Point-du-Chêne (so-called), and bounded as follows, viz: All that certain lot, piece or parcel of land situate at Point-du-Chêne, in the said Parish of Shediac, known as Gibeau land and bounded and described as follows: on the South by St. Andrews Street (so called), on the West by lot no. 27 in block H, on the North by lot no. 21 in block H, and on the East by lot no. 25 in block H, and delineated in the plan of the said lands drawn by Alexander Munro Esq., in the year A. D. 1877, showing its positions, boundaries and dimensions and marked thereon as the no. 26, as upon reference had to said plan H, now on file in the Registry Office in and for the said County of Westmorland, will more fully appear. Also all that certain part or piece of Gibeau land bounded and described as follows: On the South by St. Andrews Street (so called), on the West by lot no. 25 in block H, on the north by lot no. 26 in block H, and delineated in the plan of said lands drawn by Alexander Munro Esq., in the year A. D. 1877, showing its positions, boundaries and dimensions and marked thereon as the no. 27, as upon reference had to said plan H, now on file in the Registry Office in and for the said County of Westmorland the said lot will more fully appear. Together with all buildings and appurtenances to the same belonging or in anywise appertaining. Also all other real estate of the said Michael McGraw, wherever situated or howsoever described within my bailiwick, the same having been seized under and to be sold by virtue of an execution issued out of the County Court at the suit of Oliver M. Melancon versus Michael McGraw aforesaid.

ANGUS McQUEEN, Sheriff. Dorchester, January 2nd, 1893.—511/10pm

MUNICIPALITE DE WESTMORLAND.

AVIS est par le présent donné que demande sera faite à la prochaine session de la Législature Locale de la Province de Nouveau-Brunswick d'un Acte concernant le paiement des amendes en vertu de l'Acte des Convictions Sommaires dans la ville de la cité de Moncton, tandis que les amendes semblables perçues dans les autres parties du comté sont versées dans la caisse du comté, et attendu que les dépenses entraînées par la garde des personnes envoyées de la dite cité de Moncton dans la prison du comté pour offenses prévues par l'Acte des Convictions Sommaires sont défrayées par le comté en général, et attendu que ce conseil est d'opinion qu'il est injuste que ces dépenses soient payées par le comté quand la cité perçoit toutes ces amendes, il en a conséquence Résolu—Que cette municipalité désapprouve et se retire de la cause de la cité de Moncton, et que la Législature soit requise de passer un acte pour porter remède.

Par ordre du Conseil, A. G. OULTON, Comité. Dated du bureau de la Municipalité, ce 8 Janvier 1893.

MUNICIPALITE DE WESTMORLAND.

AVIS est par le présent donné que demande sera faite à la prochaine session de la Législature Locale de la Province de Nouveau-Brunswick d'un Acte autorisant la Municipalité de Westmorland à emprunter une somme n'excedant pas le montant de \$35,000 (trente-cinq mille dollars).

Par ordre du Conseil, W. A. RUSSELL, Comité. A. G. OULTON, Comité. 20 février 1893.—511/10pm



Demandes le GIN PUR de KIDLERLEN. D'a pas son pareil pour faire des remèdes, et à été couronné des plus hautes médailles. En vente partout.

T. WILLIAM BELL, 35 PRINCE WILLIAM STREET, ST. JOHN, N. B.

Voulez-vous un chapeau à la dernière mode? Entrez chez O. M. MELANCON.

FEUILLETON. LE Percepteur de Marsay

(SUITE)

Le second jour se passa sans nouvelles d'Andrée. Une religieuse de l'hôpital fut adjointe à la jeune fille pour la nuit. Vers le soir, comme le poule s'affaiblissait, et que Gabrielle, tout en larmes, suppliait le Seigneur d'éclairer d'un rayon de lumière le passage de cette âme à travers les ombres de la mort, M. Bausset ouvrit les yeux, et jetant autour de lui un regard inquiet, plein d'angoisses, murmura: —Andrée!... —Non, dit-il avec effort, dit doucement Gabrielle, se penchant sur lui. Seulement nous n'avions pas son adresse, et notre lettre aura eu un retard; dites-moi où lui envoyer un télégramme, cher oncle. —Un pénible travail parut se faire dans l'esprit du malade. —Non, dit-il avec effort, je ne veux pas qu'elle vienne. Si elle tombait malade!... Je m'en vais, mais je ne la reverrai pas. —Mais mon oncle, elle ne mourra jamais de ne l'avoir pas appelée, dit la jeune fille avec angoisse. Que pensera-t-elle!... —Que je l'ai aimée plus que ma vie, répondit-il faiblement. Et il retomba dans une prostration complète. La sœur fit un signe à Gabrielle.

—Il est temps, dit-elle à voix basse; c'est le moment d'appeler un prêtre. Le malade entendit, et ouvrit les yeux. —Demain, balbutia-t-il. —Ponquoi demain, cher oncle? dit Gabrielle, prenant sa main morte et la pressant doucement. N'avez-vous pas que le sacrement des malades ne sanctifie pas seulement les dernières heures, mais peut rendre la santé à ceux qui le reçoivent?... Laissez-moi venir amener notre bon curé; il est venu plus d'une fois demander vos nouvelles. Le malade, avec cette étrange lucidité des mourants, se rendit compte à ce moment de ce qu'il y avait d'normal dans la présence de sa nièce chez lui. —Ponquoi est-ce ici? dit-il d'une voix qui retrouvait ses inflexions les plus douces; mon testament est fait, et tu peux aussi bien me laisser mourir seul. —Oh! mon oncle! gémit Gabrielle, frappée en plein cœur par cette cruelle parole. La religieuse s'avança. —Ne soyez pas injuste, dit-elle gravement. Votre nièce a risqué sa vie à votre chevet... Regardez-la, et ne l'affligez pas ainsi. Gabrielle sanglotait au chevet du lit. M. Bausset posa avec effort sa main sur ses cheveux. —Pardonne-moi, dit-il, amène-moi le curé. Les lueurs du matin éclairèrent son agonie. C'était la main de Gabrielle qui essayait sur son front les dernières suées, c'était sa voix qui murmurait à son oreille les paroles qui devaient adoucir le terrible passage. Comme ses yeux se fermaient déjà aux choses de ce monde, le bruit d'une voiture retentit sur la place déserte... La porte de la maison se ferma, un pas pressé se fit entendre dans l'escalier, et Andrée, pâle comme une morte, entra dans la chambre du mourant. Son regard terrifié embrassa d'un coup d'œil ce douloureux spectacle, et elle tomba à genoux près du lit. —Charles! murmura-t-elle. Il entendit cette voix chérie, et ses paupières se soulevèrent. Il entrevit, comme dans un dernier rêve, le beau visage penché sur lui, et la petite main glacée de sa femme put sentir une faible pression. —Andrée! dit-il, si bas qu'on le comprenait à peine. Elle demeura ainsi, épiant avec terreur les progrès de la mort qui s'avançait. —Gabrielle, murmura-t-il, pensez... Il ne put achever. Quelques spasmes l'agitèrent, puis tout fut fini. Gabrielle voulut s'approcher de la jeune femme; mais celle-ci l'écarta d'un geste et cacha son visage sur le lit funèbre. —Andrée, chère Andrée, tout n'est-il pas effacé en un pareil moment?... Embrassez-moi! Andrée releva sa tête pâle et recut en silence le baiser de la jeune

file. —Vous voulez bien que je reste avec vous, n'est-ce pas? Elle fit un geste négatif, et Gabrielle, le cœur navré, la quitta en pleurant. De ce moment, la porte de la maison fut fermée. Sa cousine refusa même de recevoir le père et la fille après les funérailles. Seulement, le soir, Gabrielle reçut d'elle un billet laconique, la remerciant de ses soins pour son mari, et déclarant qu'elle croyait interpréter la dernière parole qu'il eût prononcée, en lui envoyant vingt-cinq billets de mille francs. Le sang monta aux joues pâles de la jeune fille. Elle prit une enveloppe, et y enferma les billets avec ces quelques lignes: «Ce que j'ai fait pour mon oncle dans un sentiment de devoir et d'affection ne se paie pas avec de l'argent... Je refuse d'accepter un don qui jetterait sur ma conduite un jour aussi faux que déplorable, et ne vous demande qu'un peu de sympathie et de tendresse. Chère Andrée, me refusez-vous?...» Elle ne reçut pas de réponse. En revanche, elle n'osa pas tenir cette offre secrète pour son père, et eut à subir de sa part les plus durs reproches. Comment s'était-elle permis de refuser, sans le consulter, un don de cette nature? Ce n'était à tout prendre, qu'une faible restitution; en la repossant, elle n'avait obéi qu'à un sentiment d'orgueil aussi déplacé qu'égotiste, oubliant le bien-être même de son père! Elle pleura sans reprendre... Elle commençait à se rompre aux injustices!

Huit jours après, elle franchissait de nouveau, comme garde malade, le seuil des Bausset... Andrée, atteinte à son tour de la contagion, la demandait. Quand Gabrielle arriva, la fièvre était déjà trop intense pour permettre à la jeune femme de lui parler longuement. Le soir, elle était en proie à un délire violent qui dura vingt jours, et pendant lequel sa cousine ne la quitta pas. Le vingt-neuvième jour, elle s'éveilla d'un sommeil inespéré, ayant à peine un souffle d'existence. Mais la mort s'était éloignée, et peu après, le docteur la déclara sauvée. —Voici, après Dieu, celle à qui vous devez la vie, dit-il, montrant Gabrielle, pâle par les veilles et les inquiétudes. Andrée jeta à la jeune fille un regard profond. —Mon âme commence aussi une nouvelle vie, murmura-t-elle, et c'est vous qui m'y avez amenée...

XIX Marsay compte tristement ses morts; mais grâce à Dieu, le soufflet destructeur a passé, et le printemps bâte les convalescences. —Andrée, qui reprend peu à peu sa beauté merveilleuse, rendue plus touchante et plus douce par la pâleur de ses joues et la mélancolie de son regard, peut maintenant, au bras de Gabrielle, faire quelques pas sur la terrasse ensolée qui domine le jardin de l'hôpital. Gabrielle l'assise dans un grand fauteuil, bien entourée de moellens ornés, enveloppée d'une chaude fourrure. Quelles jouissances intimes il y a dans ce retour des forces perdues, dans ce sentiment nouveau, plein de fraîcheur et de vivacité, avec lequel on revoit tout ce qu'on avait cru disparu, dans ce bien-être, enfin, que procure à un convalescent la chaleur bienfaisante du soleil, la douce nuance du ciel, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux! Andrée respirait avec délices l'air pur qui remplissait sa poitrine d'une force nouvelle. Mais ses yeux se portaient de préférence sur le petit parterre des religieuses, en ce moment tout embaumé de lilas et de jacinthes. —Je vous ai vue une fois dans ce jardin, souvenant un pauvre infirme comme vous m'avez soutenu aujourd'hui, dit-elle à la jeune fille. Ce jour-là, une lumière s'est faite en moi. J'ai cherché à lutter contre Dieu même. J'ai fui comme un cauchemar les pensées salutaires qui engendraient tant de nobles actions... Mais Dieu m'a puni, m'a jeté au seuil de cette mort, dont la lumière terrible éclaira toutes choses d'un jour nouveau... Gabrielle, ajouta-t-elle d'un accent profond, comme ma vie a été agitée!... Que d'efforts pour arriver à ce que je croyais le bonheur! Et quelle satiété, quel vide, quand je suis arrivée au bout de mes desirs!

Elle resta un instant recueillie dans ses pensées, puis reprit: —Vous avez été mon bon ange, et aussi celui de mon pauvre mari

ne se tordait plus en rouleaux capricieux; ils formaient sur sa tête une couronne de nattes dont la simplicité austère transformait jusqu'à l'aspect de sa physionomie. Elle indiqua un siège au jeune homme. —Ma démarche a pu vous sembler étrange, dit-elle gravement; pardonnez-moi de vous avoir fait appeler... Je suis trop près de quitter le monde pour avoir égard à ces mille entraves qu'on appelle les convenances, alors qu'il s'agit peut-être d'amener un événement heureux. —Quitter le monde! dit-il avec surprise; mais grâce à Dieu, Madame, les couleurs de la santé reviennent sur votre visage, et le docteur s'étonne lui-même de la rapidité de votre convalescence. Elle sourit. —Je ne veux point dire que je sois près de mourir; cela, Dieu seul le sait... J'entre prochainement en religion. Robert étouffa un cri de surprise. Elle, la brillante jeune femme, l'adroite intrigante qui avait passé par-dessus tous les obstacles pour arriver à ses fins, entrer au couvent, alors qu'elle était riche, libre de jouir de sa fortune, voire même de contracter une union plus heureuse!

—Je vous surprends, dit-elle avec un sourire mélancolique. Vous me connaissiez, et vous saviez mon attachement pour ce que je quitte aujourd'hui. Ce changement a été dû en partie à ma cousine, cette angélique Gabrielle... —Et vous suit-elle donc au couvent? demanda-t-il avec un serrement de cœur. —Non... Là n'est point sa voie... Monsieur, je sois en ce moment de toutes les habitudes, en prenant l'initiative d'une démarche très délicate... J'espère que vous apprécierez les motifs qui me guident. J'ai cru m'apercevoir que Gabrielle et qu'un défaut de fortune seul vous empêcha de la demander à son père... S'il en est ainsi, cet obstacle n'existe plus... Je compte partager ce que je possède avec celle que j'aime comme une sœur... Ce que je garde sera le bien des pauvres... Quant à Gabrielle elle sera richement dotée... Robert devint très pâle. —J'ai eu l'honneur de demander la main de mademoiselle Bausset, et elle m'a refusé. —Quand cela? demanda vivement Andrée. —Il y a six mois, Madame, à l'époque de votre mariage. Les yeux d'Andrée se remplirent de larmes, et elle tendit la main au jeune homme. —Vous avez un noble cœur, dit-elle. Mais je m'étonne de ce refus incompréhensible... Quelle raison vous en a-t-on donnée? —Mademoiselle Gabrielle ne veut pas se marier. —Andrée réfléchit un instant, puis elle secoua la tête. —Peut-être fais-je en ce moment un jugement téméraire, mais je ne puis m'empêcher de croire que mon oncle a pesé sur sa décision. —Cependant, le colonel a déploré devant moi que la grande pitié de sa fille l'obligeât au mariage. —Oh! dit la jeune femme, souriant malgré elle, vous allez retrouver ici ma méchanceté d'autrefois, mais mon oncle est un si habile comédien! J'ai vécu pendant plus de deux mois près de Gabrielle, et si le tact féminin n'est pas un vain mot, je puis vous assurer que vous ne lui étiez pas indifférent, et qu'elle s'est sacrifiée... Vous savez qu'elle seule empêcha le colonel d'accumuler dettes sur dettes?

La physionomie de Robert se transforma. —Ah! si vous ne vous trompez pas! dit-il avec un mélange d'espoir et d'anxiété. —Si je ne me trompe pas, je laisserai au moins derrière moi deux heureux, répondit-elle avec un sourire. Quelques jours après, on ne s'entretenait dans la ville que de la résolution inexplicable de madame Bausset, et de la fortune inattendue qui revenait à ses parents. Gabrielle, en effet, possédait désormais une dot de cinq cent mille francs, sur laquelle elle devait servir à son père une forte rente viagère. —Que va-t-il advenir de tout cela? s'écriait mademoiselle de la Morlière, qui s'était hâtée de courir chez les Kersall pour faire part de cette grande nouvelle. Gabrielle, n'étant plus nécessaire à son père, épousera-t-elle le percepteur? Olivier sourit. —Je vois, dit-il, que vous n'avez pas été plus que nous dupe de la générosité de Gabrielle. Je verrai Varcy demain matin, et lui conseillerai de renouveler sa demande.

—Vous avez fait du bien à ceux qui vous avaient fait du mal. Mais le temps de la souffrance est passé... Je veux voir heureuse, heureuse même ici-bas. Ma chérie, vous ne connaissez que les rudes sentiers de la vie... Vous verrez qu'elle vous réserve des sourires... A quelques jours de là, Andrée, assise devant le mignon bureau de son bondoir, rangeait d'une main distraite des papiers éparés devant elle. Si les anciens habitants de la maison Bausset fussent soudain revenus en ce monde, ils n'auraient pas été peu étonnés de tous les changements survenus dans leur demeure. Jadis, cette pièce, privée de meubles, avait servi de chambre de jeu aux enfants. Aujourd'hui, une teinte noire et orange remplaçait le papier antique qui tombait en lambeaux; un tapis de Perse couvrait le plancher grossier, des doubles rideaux de satin et de tulle brodé cachaient les petites vitres, diaphragmes; enfin, des meubles élégants, des sièges confortables, des jardinières remplies de fleurs étaient rassemblés dans un désordre à la fois pittoresque et savant. Quelques statuettes de prix étaient posées çà et là, un piano à la robe d'ébène était chargé de musique... C'était le luxe, en un mot, dans ce qu'il a de recherché et même d'intelligent. Les habitants de Marsay avaient plus d'une fois admiré, peut-être même envié, une retraite aussi délicate; cependant, Andrée s'était blâsée sur tous ces détails d'intérieur, et en ce moment plus que jamais, elle semblait insensible à toutes les choses belles et gracieuses amassées autour d'elle. Elle repassait dans son esprit les années de sa jeunesse, —ses humiliations, ses rancunes, ses ambitions effrénées. Elle songeait avec un sentiment attendri à celui qui avait cru à la sincérité de sa tendresse, et dans le cœur duquel cet amour qu'elle ne méritait pas avait ouvert une source de dévouement... Elle avait honte de l'avoir trompé, d'être devenue sa femme par un froid calcul; mais en ce moment, elle payait à sa mémoire un tribut désintéressé de regret et de reconnaissance. Que ne vivait-il encore! Que ne lui était-il donné d'expier envers lui le mensonge de sa vie, —de lui prodiguer des soins fidèles!... La copie du testament déployée en ce moment sous ses yeux lui disait combien il l'avait aimée... Du moins, elle ne l'oublierait pas; dans cette autre vie où elle pouvait encore lui être utile par ses prières et ses sacrifices... L'argent qu'il lui avait laissé servirait à faire bénir sa mémoire... Elle en ferait des heureux... Tout à coup, un léger coup fut frappé à sa porte. —Madame, dit la femme de chambre qui se présenta, la supérieure de l'hôpital demande si vous pouvez la recevoir. Andrée se leva vivement; un flot de sang revint à son visage de radieuses couleurs. —Qu'elle vienne! dit-elle d'une voix tremblante d'émotion. La religieuse entra, et la jeune femme s'avança au-devant d'elle, lui tendit les deux mains. —Que vous êtes bonne de venir à moi?... J'osais à peine réclamer quelques parcelles d'un temps si bien employé, mais je ne sois pas encore, et j'avais hâte de vous voir... —Je suis heureuse de vous féliciter de votre heureux rétablissement, répondit la religieuse; nous avons bien prié pour vous. —Ma mère, dit Andrée, tandis que ses beaux yeux se remplissaient de larmes, vous m'avez dit un jour que je serais toute à Dieu... Je suis lassé du monde... Recouvrez-moi parmi vous, car mon cœur est venue!

La supérieure tressaillit d'étonnement, puis regarda autour d'elle. —Le sacrifice sera complet, dit-elle. En avez-vous mesuré l'étendue? Vous, habitée au luxe, pourriez-vous bien devenir la servante des pauvres? Réfléchissez, prenez le temps. —Oh! s'écria la jeune femme, éprouvez-moi pendant des années s'il le faut, mais laissez-moi entrer parmi vous! J'ai hâte de consacrer ma vie à Dieu pour celui qui n'est plus, et à effacer mes fantes par la charité... La supérieure resta longtemps près d'elle. Quand elle la quitta, le visage d'Andrée resplendissait d'une joie si pure et si calme que Robert, introduit quelques instants après dans le salon, put à peine la reconnaître... C'est que tout en elle était changé. Sa longue robe noire unie donnait à sa taille une majesté nouvelle; ses cheveux ne retombaient plus en boucles gracieuses,

Mais les événements marchaient vite. Le jour même, après le dîner de midi, le colonel, qui venait de prendre son café et qui fumait son cigare avec recueillement, releva tout à coup la tête et regarda sa fille, assise en face de lui. —J'espère, Gabrielle, dit-il avec mansuétude, que maintenant que tu as une dot, tu ne persisteras pas dans ton étrange résolution... J'ai souffert plus d'une fois à la pensée que mon unique enfant vieillirait dans le célibat... Andrée me disait encore ce matin que tu es faite pour être le modèle des femmes et des mères. Gabrielle souriait malgré elle. —Laissez d'abord venir les époux, dit-elle. —Alors, tu veux bien te marier? —Cela dépend... Il faudrait avoir avec qui.

—Le colonel l'embrassa, jeta le reste de son cigare, et prit son chapeau pour sortir. D'un pas plus allègre que jamais, et se redressant machinalement avec le sentiment de sa nouvelle importance, il traversa la place, et se rendit à l'hôtel du Quésnay. —Mon cher Olivier, dit-il sans préambule, savez-vous si M. Varcy pense toujours à ma fille? Je crois être parvenu à vaincre l'impérieux entêtement de Gabrielle. (Suite de la première page)

Scientific American Agency for PATENTS. TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to J. H. HEBERT, 361 Broadway, New York City. Largest circulation of any scientific paper in the world. Scientific illustrations, etc. Oldest bureau for securing patents in America. Free patents sent out before the public by a notice given free of charge in the Scientific American.

PERDU.

L'été dernier, entre Grande Digue et Shediac, une épingle d'or sur laquelle étaient posés trois monnaies nationales de Breda. Quelqu'un l'aurait trouvée; recrois une récompense en la rapportant au bureau du Moniteur Acadien. Shediac, 19 octobre 1892.—400

Assessors' Notice.

We the undersigned Assessors in and for the Parish of Shediac for the present year, having received the warrant for assessment, hereby request all persons liable to be rated to bring in to the undersigned or either of us within Thirty days after the Twenty-fourth day of February instant, a true Statement of their property and income liable to be assessed. The valuation list, when completed, shall be posted up at the Weldon House, Shediac, the Post Office at F. J. Hebert, Dupuis Corner, and at the Post Office at Gilbert Boudreau's Store, Shediac Bridge. Dated this 24th day of February A. D. 1893.

J. H. HEBERT, J. G. A. BELYEA, F. J. HEBERT, Assessors.

Avis des Assesseurs

Nous soussignés, assesseurs de la paroisse de Shediac pour l'année courante, ayant reçu le warrant d'assèment, requérons par les présentes toute personne sujette de produire aux soussignés ou à l'un des soussignés, d'ici à trente jours, un état de leurs biens et revenus taxables. Quand il sera terminé, le rôle de cotisations sera affiché à l'hôtel-Weldon, Shediac, au bureau de poste chez F. J. Hebert à Dupuis Corner, et au bureau de poste chez Gilbert Boudreau à Shediac Bridge. Daté ce 24e jour de février A. D. 1893.

J. H. HEBERT, J. G. A. BELYEA, F. J. HEBERT, Assesseurs.

Charles A. Dickie,

(Successeur de DICKIE FRERES)

MARCHAND GENERAL DE

Ferronneries et compris fournitures de voitures, Fer en barre, Acier, Farine, Moules, Son, Groceries, Fénelon, Verreries, et Nouveautés de tout genre, etc

Grand'Rue, Shediac. 1 mars 92

Gale! Gale!

Ouvr qui sont affligés de cette maladie s'adressent à

'ONGUENT de Lawton

CONTRE LA GALE.

Cet onguent est un remède sûr et prompt.

PRÉPARÉ ET VENDU SOLENNEMENT PAR

A. G. LAWTON

Optimiste et Droguiste,

SHEDIAC, N. B.,

Où l'on trouve toute espèce de Remèdes contre toutes les douleurs et toutes les maladies, et à des prix raisonnables.